

Les grands collectionneurs de timbres-poste.

Philippe de la Renotière von Ferrari.

Sources documentaires : Wikipedia, Atlas des Timbres



En plus d'un titre financièrement éloquent (fils du roi du chemin de fer), Ferrari possédait quelques titres hautement nobiliaires, lui-même réussit à réaliser un projet qui lui était propre : toute la philatélie s'identifie encore aujourd'hui à lui, le plus grand collectionneur de tous les temps.

Ce grand collectionneur naquit le 11 janvier 1848 et fut enregistré sous le nom de Louis-Philippe Antoine-Marie Augustin Raoul de Ferrari, nom qui en disait long sur sa famille et dans lequel on trouve l'hommage admiratif de sa mère, une Autrichienne d'origine, envers le prince Philippe d'Orléans. Le père, Raffaele de Ferrari, financier génois installé dans la capitale française, fut en un certain sens, lui aussi, collectionneur : il accumulait l'argent ainsi que les titres nobiliaires. Il avait été nommé duc de Galliera par le Pape Pie IX ; le roi d'Italie Victor- Emmanuel II l'avait fait prince de Lucedio. Il réussit à gagner tant d'argent que lorsqu'il mourut, en 1880, on trouva dans sa bibliothèque privée trois cents volumes reliés en maroquin rouge dont les mille pages de chaque volume étaient autant de billet de mille francs. De plus, sa maison, qui avait appartenu à Talleyrand, était l'une des plus somptueuses qu'on trouvait alors dans toute la France : c'était le palais Galliera, au 57 de la rue de Varenne, dont chaque recoin contenait un chef d'œuvre artistique.

Dès son enfance, Louis-Philippe commença à contester tantôt la richesse familiale, tantôt l'autorité paternelle. Très jeune, il quitta le domicile familial. Il loua un petit appartement dans le quartier latin. Il vécut ainsi, assez chichement, en donnant des leçons particulières et en faisant paraître dans de petites revues d'avant-garde des articles de critique littéraire ou de mœurs. Il eut une jeunesse vraiment bohème où il mit un point d'honneur à refuser les offres d'argent continuelles de la duchesse, sa mère.

Les jeunes gens de bonne famille de son âge animaient la vie parisienne, où l'on trouvait déjà les fastes superficiels de ce qui sera appelé plus tard la Belle Epoque par antinomie. Ils passaient

leur temps au bois à guetter les sourires des dames ou au Casino à surveiller des suites de nombres.

Ferrari, lui, préférait s'enrichir intérieurement, en étudiant avec acharnement les langues étrangères, l'héraldique, la numismatique et surtout la géographie. Il ne lui restait plus qu'à découvrir de manière quasiment fatidique que la philatélie était en fin de compte un point de rencontre idéal de toutes ses passions si diverses. Une fois découverte cette possibilité de synthèse culturelle, il entreprit de collectionner tous les types de timbres émis dans le monde.

C'est alors que, pour s'approvisionner un petit lot d'une grande valeur, il accepta une aide financière de sa mère. Désormais atteint du virus de la philatélie, il céda une seconde fois puis une troisième, finalement il se réconcilia tout à fait avec sa mère et il revint au palais Galliera, où il pouvait disposer de façon adéquate les timbres qu'il acquérait en quantités toujours plus importantes.

La duchesse mourut en 1888. En hommage à ses origines, elle laissa par testament le palais à l'Empereur François-Joseph de Habsbourg pour qu'il en fit le siège de l'Ambassade d'Autriche à Paris. Le testament contenait cependant une petite clause : une aile du bâtiment devait rester à la disposition de son fils durant sa vie afin qu'il pût y conserver et développer à l'aise sa collection.

Ce dernier se prononça sur ces dispositions en prenant en compte ce qui serait désormais l'intérêt dominant de sa vie, la philatélie. D'une part, il refusa définitivement les titres nobiliaires auxquels il avait droit et il alla même jusqu'à se faire adopter par un officier de petite noblesse autrichienne, le chevalier Ritter Emmanuel La Renotière von Kriegsfeld, si bien qu'il devint simplement M. Philippe la Renotière. D'autre part, il accepta avec bonheur les énormes richesses familiales, pensant qu'il pourrait se permettre la réalisation d'une collection vraiment imposante. Petit à petit, Ferrari avait acquis une expérience notable en matière de timbres et il savait choisir les pièces qui allaient devenir « classiques », mais il tenait à devenir un véritable professionnel et pour cela, il prit pour secrétaire philatélique, à titre exclusif, l'un des commerçants les plus connus en France, Pierre Mahé. Ce dernier baissa alors définitivement de fer de son propre commerce de la rue des Canettes et alla s'installer en permanence dans les trois étages du palais Galliera, où se trouvait la collection. Tous les lundis matin, l'administrateur de Ferrari allouait à Mahé la somme, alors imposante, de 50000 Francs pour les achats philatéliques de la semaine. En outre, si l'argent était épuisé à l'occasion d'une acquisition particulièrement importante, le financement était immédiatement renouvelé.

Il est facile de comprendre que, dans ces conditions, les trois étages du palais Galliera devinrent un haut lieu du monde de la philatélie.



Ferrari réussit à réaliser une collection qui supplanta rapidement celles des plus fameux philatélistes de l'époque, comme le gouverneur de la Nouvelle-Zélande, Sir Daniel Cooper, le juge Frederick Philbrick de Londres, ou le baron Arthur de Rothschild. Ces deux derniers collectionneurs possédaient deux « Post Office » de l'Ile Maurice.



En outre, d'un commerçant de Liverpool, Thomas Ridpath, Ferrari avait déjà acquis l'unique exemplaire connu du 1 cent magenta émis par la Guyane Britannique en 1856, timbre fabuleux qui a fait rêver toutes les générations de philatélistes. Ferrari le paya 150 Livres Sterling, prix qui fut estimé exagéré ; mais quand la collection fut mise aux enchères, cette pièce unique et mythique échut à l'américain Arthur Hind le 5 Avril 1922 pour 32500 Dollars et en 1940, elle dépassait nettement les 50000 Dollars.



D'autres pièces uniques de Ferrari étaient quelques timbres émis en Amérique à l'époque des Maitres de Poste, comme le 5 cents de Boscawen et de Lockport. Ferrari ne collectionnait pas les enveloppes, les feuilles entières et les blocs. Il était particulièrement attiré par les timbres isolés et précieux, neufs ou usagés. Il n'utilisait ni les albums ni les cahiers. Il alignait ses timbres en doubles rangées, sur des feuilles de carton disposés sur les rayons des trois étages philatéliques. Au-dessus des rayons, divisés par Etats émetteurs, il organisait le reste non négligeable des collections qu'il avait acheté

en bloc pour y prélever les pièces peu nombreuses qui enrichissaient sa collection. Cette sorte d'Eden philatélique fut brutalement bouleversé par l'explosion de la 1^{ère} guerre mondiale. Ferrari, Italien en partie par son père, mais Autrichien par sa mère, Français de naissance et d'éducation, mais grand admirateur de l'Allemagne, ne pouvait que regarder avec horreur une Europe qui s'acheminait vers le carnage. Il finit par se réfugier dans la paix relative de la Suisse, emportant seulement quelques albums de timbres de Grèce qu'il prit le temps et le plaisir d'arranger en exil, avant sa mort, survenue à Lausanne le 20 Mai 1917, à l'âge de 69 ans.

Dans son testament, il avait fait don de sa collection au Musée Postal de Berlin. Un certain nombre de considérations l'avaient amené à prendre cette décision. D'une part, jaloux comme tous les vrais collectionneurs, il ne voulait pas que ses timbres passent dans d'autres mains. D'autre part, il était germanophile. Enfin, le Musée Postal de Berlin était incontestablement l'institution la plus sérieuse du genre à cette époque, dans le monde entier. La guerre rendit absolument impossible le transfert de la collection de Paris dans la capitale ennemie. A la fin du conflit, le gouvernement français prit formellement acte de la donation et la confisqua immédiatement au titre des dommages de guerre imposés à l'Allemagne lors de l'Armistice.



Les enchères pour disperser cette énorme quantité de timbres durèrent environ 5 ans. Elles furent menées par le liquidateur M. David, assisté du président des commissaires-priseurs, avec des catalogues préparés par M. G. Gilbert. A partir du 23 juin 1921, on vit défiler à l'Hôtel Drouot, à Paris, les collectionneurs les plus célèbres du monde, tous anxieux de pouvoir d'emparer de l'un des timbres mythiques, ex. Ferrari.

Avant le début des enchères, la maison anglaise Stanley Gibbons avait proposé d'acheter la collection entière pour 12 millions de Francs. L'offre fut rejetée et les enchères fournirent une somme plus que double, soit plus de 26 millions de Francs.